

François Vercoville

# Le Sang de Laura

*Roman fantastique*





Il neigeait. Nous étions la veille de Noël. J'étais seul. La ville était recouverte d'un tapis blanc qui se transformait très vite en eau boueuse, les voitures, les tramways éclaboussaient les passants de neige sale. Il pestait le besogneux qui se rendait à l'usine. Pour lui pas de vacances d'hiver dans la montagne, il n'avait pas la thune et puis sa bourgeoise souffrait d'une bronchite chronique dans le tiroir-caisse. Ce soir, il réveillonna devant un lapin aux pruneaux accompagné d'un petit pinard acheté chez l'épicier bigleux installé face à l'église où depuis les petites heures blêmes du matin, les gars de l'Armée du Salut chantaient des cantiques, la main tendue vers quelques rares paroissiens, la plupart des vieillards venant prier leur Dieu de leur épargner une longue agonie.

Habituellement ces jours de fin d'année, je m'installais devant un zinc et je buvais jusqu'à l'inconscience totale. Durant ce voyage où plus rien n'existait, je finissais mon trip devant une petite porte très basse, était-ce le paradis ou l'enfer ? Je n'en savais rien car les toubibs, des services des urgences, parvenaient toujours à me ramener sur les rives de la vie. J'avais un copain commissaire à la crim qui s'était envolé sur un bel oiseau blanc de la Sabena

vers les îles Baléares avec une fliquette de 20 ans. Heureux homme ! Il l'ignorait, mais il allait en baver le pauvre car lorsque son compte en banque sera à découvert, la môme sera prise d'un malaise soudain et mon pote le flic se retrouvera les pieds nus dans le sable doré, isolé comme Robinson Crusoé.

Bref, je ne buvais plus. J'avais juré sur la tombe de ma mère de devenir aussi sobre qu'un jésuite. Dans ma poche, j'avais une enveloppe qui contenait une lettre écrite par un certain docteur de Saint-Adrien. Il avait eu mon adresse grâce au bureau du juge d'instruction. Il m'invitait dans sa villa face à la mer. Ma qualité de médium était sollicitée pour essayer de résoudre une malédiction qui frappait sa famille depuis près de mille ans ! Dix siècles qu'une âme dérivait dans l'épaisseur du temps. J'avais accepté l'affaire, ne sachant pas comment j'allais aborder ce mystère. Et si ce n'était qu'une hallucination collective familiale ? Tous les prétextes étaient bons pour ne pas se retrouver, sans compagnie, devant un comptoir, à siroter une menthe à l'eau. J'avais bouclé ma valise et vaya con dios !

Trois heures sur une route enneigée sans chaînes aux roues. Pas d'éclairage, pas un soupçon de lumière. Même la lune était absente, le ciel venait à ma rencontre avec des flocons de neige qui s'écrasaient sur mon pare-brise, les essuie-glaces couinaient à mort. En fait, j'étais malade d'appréhension. Cette route pavée de pierres rondes me semblait être le chemin du repentir. Mes grands phares balayaient les environs d'une lumière blafarde criblée de cristaux en forme de papillon de glace lorsqu'enfin je vis un croisement illuminé comme à la kermesse. Il y avait un panneau de signalisation,

j'étais à deux km de Bruges. De la petite Venise du Nord à la plage, la route était macadamisée, soixante minutes plus tard, j'étais avenue de la Mer et là, près de la pinède avec vue sur la mer du Nord, la villa du Dr. Saint-Adrien brillait dans la nuit comme une crèche de la Nativité. On entendait le bruit des vagues, la marée devait être haute, une écume blanche caressait certainement quelques coquillages abandonnés sur la plage par la marée descendante du matin. Il était 20 heures. La neige, fatiguée de blanchir le paysage, s'était transformée en une fine pluie froide. Le silence était palpable. Le propriétaire de la villa l'avait baptisée « Brin de Lilas ». Un habile ferronnier avait forgé ce nom sur la façade sud, c'était plus classe que « Villa Mon Rêve ».

Mes pas crissaient sur la neige fondante. Devant la porte d'entrée, j'eus une hésitation, comment détruire une malédiction ? Je n'étais pas un exorciste mais un pékin qui voyait l'esprit des morts, encore fallait-il qu'ils vinssent à moi. Mon intention première était d'appuyer sur la sonnette de la porte d'entrée de la maison lorsque j'entendis grincer la grille du jardinet. Un homme d'une imposante stature habillé de métal, de cuir et de fourrure, armé d'une épée à large lame m'observait d'un regard perçant.

– Qui êtes-vous ? balbutiai-je.

Les yeux écarquillés de stupeur, l'apparition répondit très clairement.

– Vous me voyez ? s'exclama-t-elle.

Sur cette interrogation, elle disparut dans l'air glacé de ce mois de décembre qui certainement me réserverait de surprenantes surprises. Cela laissait rêveur de devoir reconnaître que j'avais vu une

malédiction. Sur la carte des festivités l'ambiance durant le réveillon de Noël était garantie sur facture ! C'était du tout cuit !

Je n'étais pas plus malin qu'un autre mais je me demandais où le constructeur de cette demeure avait fourré la sonnette lorsque la porte s'entrouvrit légèrement.

– Qui êtes-vous ?

– Ben... Jean Chagrini, conseiller auprès du cabinet du juge...

Je n'eus pas le temps d'achever ma phrase que l'homme à qui j'avais décliné mon identité me prit par le bras et m'attira à l'intérieur avec force comme si j'avais un cadeau surprise pour lui.

Un bonhomme de gris vêtu s'approcha et m'aïda à enlever mon manteau, obséquieux comme un croquemort, discrètement il s'éclipsa comme une ombre.

Comme réception, c'était du gâteau.

Près d'une cheminée flamande en briques rouges, un dandy genre Cary Grant, un verre de cognac à la main, observait les bûches qui flambaient dans l'âtre, hypocritement, il me lançait des regards en biais.

Assise dans un épais fauteuil en cuir, une très jeune femme me dévisageait avec bienveillance.

En face d'elle, un vieil homme, les jambes enroulées dans un plaid écossais, rehaussa ses lunettes qu'il portait au bout du nez. Il n'avait pas l'air commode et puis, il y avait, le Dr. Saint-Adrien collé contre la porte d'entrée pour empêcher une chose inconnue de pénétrer dans la maison.

Il était blafard.

– Avez-vous entendu ou vu quelque chose d'inhabituel ? me demanda-t-il.

– J’ai entendu pleurer un goéland... Mais... Dans le jardin, j’ai vu un homme de guerre des temps passés...

– Allons donc ! s’exclama le sosie de Cary Grant. Quoi de plus opportun pour notre charlatan de profiter des terreurs de mon père pour saisir l’aubaine de nous montrer ses dons de voyance, c’est ridicule !

Je n’avais pas eu le temps de prendre un siège, flegmatiquement, j’avais demandé au bon docteur que l’on m’apportât mes effets.

– Je vous prie de m’excuser mais je suis attendu au cercle des pythoisses, j’ai une conférence à donner sur l’art de faire tourner les tables, dis-je en ricanant.

Le domestique apporta mon manteau mais je n’eus pas l’occasion de l’endosser car le patriarche de la boutique se leva en rejetant avec fureur la courte couverture écossaise qui le maintenait au chaud. Il était furibard, le grand-père.

– Toi, commanda-t-il au toubib toujours collé contre la porte, assieds-toi et reprends tes esprits ! quant à toi, petit blanc-bec, tu vas me faire plaisir de fermer ta grande bouche !... Restez, Monsieur, me pria-t-il avec dans la voix une certaine autorité.

– Qui êtes-vous, Monsieur ? m’enquis-je.

Je n’en avais rien à cirer mais peut-être parviendrais-je à détendre l’atmosphère qui coïnçait grave.

– Je suis le propriétaire de ces lieux, je m’appelle Jean Guillaume Mathieu, comte de Saint-Adrien, c’est moi qui ai demandé votre visite à mon ami le juge d’instruction qui, si je suis bien informé, est votre chef hiérarchique. Mais permettez-moi de vous présenter à ma famille.

Vous avez déjà fait connaissance avec mon fils qui vous a introduit si rapidement, William de Saint-Adrien, généraliste attaché à l'institut « Les Embruns ». Celui qui vous a manqué de respect, c'est mon petit-fils le docteur Bruno de Saint-Adrien et enfin ma petite-fille, Héloïse, la plus belle des Saint-Adrien, pharmacienne.

Héloïse était une extraordinaire belle créature, il émanait d'elle un charme qui insidieusement pouvait, si l'on n'y prenait pas garde, vous ensorceler à en perdre la raison, elle avait du rêve dans ses yeux tout en dégageant un parfum d'élégance et de raffinement. Elle était dangereusement désirable ! C'est elle qui me sauva de ces mondanités en se levant et avec un sourire, elle me prit le bras.

– Venez dit-elle, je vais vous faire admirer la salle d'armes de mon grand-père.

En fait, c'était un véritable musée, étendards, armures, épées, mousquets, pistolets d'arçon, dagues richement ornées de pierres semi-précieuses à lames ciselées d'arabesques et des vitrines contenant des cottes de maille, des casques de toutes les formes. Aux murs des peintures de guerriers de tous les temps et sur le manteau de la cheminée, une arbalète de toute beauté.

Il y avait là un véritable trésor qui aurait fait briller de convoitise les pupilles de n'importe quel antiquaire.

– Mais d'où provient ce bric-à-brac ?

– Grand-père possède un château médiéval sur un piton rocheux sur les bords du Rhin, le Schwartzwolf, qui domine toute la forêt environnante. La malédiction a pris ses racines parmi les légendes qui fleurissent de village en village.

- Ah...
- Vous l’avez réellement vu, ce guerrier, dans notre jardin ?
- Oui...
- Comment expliquez-vous ce phénomène ?
- Pff... Je n’ai pas d’explication. Depuis toujours les morts viennent à moi. Pourquoi ? Aucune idée. Peut-être mon cerveau capte-t-il les interférences de l’inconscient collectif, paraît-il que tous les évènements du passé, du présent et de l’avenir sont imprégnés dans ce voile de la matière, bref lorsqu’un esprit se manifeste, je serais dans une phase psychotique...
- Cette explication, c’est un disciple de Freud qui vous l’a dite ? interrompit Héloïse.
- Non, c’est le curé de ma paroisse ! J’ai une vision, dit-il, du Moi surdimensionné par le Surmoi d’un trépassé, une lumineuse fusion, précise-t-il, mais tout cela c’est du baratin !
- Ah ! Décidément, vous êtes un personnage hors du commun... C’est exact que vous avez changé de patronyme ?
- D’où tenez-vous ce renseignement ?
- Votre patron, vous savez, le juge ? C’est un ami de la famille.
- Effectivement, je m’appelais « Chagrin », avouez que c’était risible, non ?
- Je dirais triste ! dit-elle faussement apitoyée. Votre premier amour, vous vous en souvenez ?
- C’est un interrogatoire... Je suis célibataire si c’est ce que vous désiriez savoir, vous êtes très habile, un bon flic vous seriez !

– Curiosité féminine serait plus appropriée, répondit-elle avec un sourire irrésistible.

– Oui... Elle s'appelait Charlotte... Elle avait de beaux cheveux couleur de la nuit, des grands yeux sombres sous des sourcils charbonneux. Pour quémander un petit baiser, j'oubliais de bafouiller. Elle était juive et la peur que les Allemands du grand Reich me l'enlèvent me tenaillait chaque seconde, chaque minute, chaque heure qui faisait une journée. J'avais treize ans, j'étais amoureux et je venais de comprendre qu'aimer, c'était souffrir.

J'étais devenu soupçonneux, hargneux et je haïssais tous les hommes en uniforme. J'étais fier lorsqu'elle prenait ma main dans la sienne. J'étais malheureux quand elle me quittait car je ne savais pas si demain était la fin de notre idylle... Elle avait douze ans ; elle aimait les coquelicots qui poussaient dans les vallons du parc voisin, elle aimait le chant des oiseaux qu'elle comparait aux gazouillis des enfants. La peur de mourir l'habitait déjà, trop de rumeurs de déportations hantaient ses nuits.

Un matin, les hommes de la Wehrmacht l'ont hissée dans un camion bâché, j'étais à deux mètres d'elle, un soldat m'avait repoussé, avant de disparaître à jamais de ma petite vie, elle me fit un signe d'adieu. Une larme prisonnière de ses grands yeux brillait comme une perle.

Ce jour-là, j'ai erré dans les rues durant des heures.

– Vous ne l'avez jamais revue ?

– Non... Elle est morte à Dachau...

– Seigneur ! C'est vrai ce que disent vos collègues !

– Ah ! Que disent-ils ?

– Euh... Que vous flirtez avec la mort.

Un malaise s'empara de nous. Nous n'avions plus rien à nous dire.

– Je suggère de retrouver mon grand-père, certainement que notre escapade doit l'agacer.

Effectivement, le comte nous foudroya du regard lorsque nous pénétrâmes dans la grande salle à manger. Il y avait deux convives de plus que brièvement, il me présenta sèchement.

– Madame Gwendoline Renard, épouse de mon fils aîné et Madame Marie-Chantal Chapelle, femme de mon petit-fils Bruno... Et maintenant à table !

Le baisemain n'étant pas mon passe-temps favori, j'avais incliné, en guise de salutation, légèrement la tête vers ces dames qui étaient laides à faire rire une veuve éplorée. Le châtelain me désigna un siège à sa gauche et impérieusement indiqua à sa petite-fille Héloïse, le fauteuil libre à sa droite.

Toute la famille prit place mais derrière le patriarche, l'homme des temps lointains, le spectre des temps révolus était derrière le dossier du comte de Saint Adrien.

Le repas de réveillon fut copieux, le vin coulait à flots. Sans remords, j'avais rompu mon serment, j'avais bu quelques verres de Nuits-Saint-Georges, grand cru qui dormait dans les caves de notre hôte et qui fut exposé à la lumière des bougies qui ornaient la table.

Une lueur légèrement dansante brillait derrière le fauteuil voltaire du maître de maison. Le fantôme était toujours là. Il ne me quittait pas d'un cil. Rien ne semblait l'intéresser excepté ma petite personne. Je savais pourquoi, j'étais son centre d'intérêt. Il avait

remarqué que je l'entendais mais surtout qu'il était visible à mes yeux.

Que voulait-il ?

Mille ans qu'il était perdu dans les méandres de l'éternité. Il devait s'emmerder ferme, le pauvre ! Personne avec qui tailler une bavette. Il y eut l'étoile de sa naissance et la croix du cimetière. Après, il avait loupé sa sortie. Sûr qu'il y avait embrouille sérieuse entre lui et le geôlier de la porte du Paradis.

D'ici quelques minutes, il serait minuit, irions-nous à la messe de minuit ?

Noël, la naissance du Messie, les deux toubibs accompagnés de leur femme s'étaient éclipsés en douce, ma compagnie les dérangeait.

Le comte, Héloïse, le revenant... J'étais au centre du triangle.

De Saint Adrien me fit signe de le suivre.

Dans un bureau grand comme un hall de gare, il m'offre un cigare que je refusai mais j'acceptai un verre de cognac qui lui aussi devait avoir dix siècles de cave.

– Écoutez, dit-il, l'horloge sur pied sonne les douze coups de minuit... Noël !

– Qu'attendez-vous de moi ? demandai-je.

– Tous les vieux...

– Grand-père, interrompit Héloïse, je t'en prie, colle ce maléfice dans ton album de famille comme une vieille photo jaunie. Oublie, nous sommes au XX<sup>e</sup> siècle, pourquoi te torturer avec cette histoire qui vient du fond de notre passé, si lointain d'ailleurs, que l'on n'est même pas capable de dater le début de cette rocambolesque malédiction !

– Héloïse, notre invité a vu un homme de guerre dans notre jardin, n'est-ce pas la vérité, Monsieur... Euh... ?

– Chagrini, Monsieur le comte. Effectivement, il était présent lors de notre repas de fête. Maintenant, il est là, dis-je en montrant du doigt le fantôme qui se trouvait près de la cheminée ouverte.

Brusquement, les ampoules électriques du grand lustre se mirent à crépiter tandis que les flammes des bûches sur le chenet s'étouffèrent sous une épaisse fumée noire.

Il y eut un instant de panique et soudain tout redevint normal.

Le comte était livide.

Héloïse, une main sur la bouche, me regardait avec effroi.

– Qu'est-ce ? balbutia-t-elle.

– Du pur jus de fantôme, marmonnai-je.

– Il est toujours présent ? questionna le vieil homme.

J'acquiesçai en clignant des yeux.

– Que veut-il ? demanda d'une voix étouffée la petite-fille du comte qui était toujours aussi blafarde.

– Pourquoi hantez-vous cette famille ; que voulez-vous ? m'enquis-je auprès du spectre qui fixait intensément Héloïse.

– Une sépulture, répondit-il d'une voix gutturale.

– Hein ?

– Une sépulture, répéta-t-il.

– Que dit-il ?... Bon sang, Monsieur Chagrini, répondez-moi, que vous a-t-il dit ? Questionna

impatiemment le vieux noble qui ne parvenait pas à dominer sa nervosité.

– Il exige une tombe..... Mais, fit remarquer Héloïse, depuis le temps qu’il est mort, il ne reste plus rien de sa dépouille !

Soudain la lumière s’éteignit, le feu dans l’âtre se mit à danser, les flammes se contorsionnaient en épousant des formes de visages torturés par un mal venu de l’enfer.

Les de Saint-Adrien tremblaient de peur. Le comte s’était laissé choir sur un fauteuil tandis qu’Héloïse, les yeux écarquillés par une panique de plus en plus envahissante, poussait des petits cris comme une biche traquée par une meute de chiens.

– Cela suffit ! Dites-nous où se trouve votre cadavre, il y en a marre de votre exhibition, criai-je, excédé par cette mise en scène digne d’un film genre Fantôme à vendre de René Clair.

– Le fief de Benoît de Saint-Adrien, maître du Schwartzwolf... Là, je suis maudit...

– Dites-moi, qui êtes-vous ?

– On m’appelle Hans le Chasseur de Loups, fils de Joanna De Wolf.

– Le dernier jour de votre vie, où étiez-vous ?

– Demandez à Héloïse !

– Hein ?

Mais je n’eus pas le temps de demander des éclaircissements que le chasseur des temps oubliés s’était transformé en courant d’air tandis que la clarté revint et que les flammes dans l’âtre se consumèrent discrètement.

– Il est toujours là ?